



Martin Couturié
@martincouturie

O nzième de son premier tour du monde, Fabrice Amedeo ne rêve déjà que de repartir vers ces mers du Sud qui l'ont profondément changé. De passage au Figaro, auquel il a longtemps collaboré, le skipper journaliste s'est raconté. Sans fard ni trompette. Toujours avec ce débit rapide qui le caractérise et symbolise sa vie. Un récit qui nourrit aussi un livre: *Seul face au large*, Éditions Glénat, septembre 2017.

LE FIGARO. - Sept mois après votre arrivée, avez-vous repris les 9 kg perdus pendant votre Vendée Globe?

Fabrice AMEDEO. - J'en ai repris 14, c'est une catastrophe. Quand on impose un truc extrême à son corps, sa réaction est elle aussi extrême. J'ai beaucoup travaillé cet été et donc je n'ai pas fait autant de sport que je l'aurais voulu. Et je suis fatigué. Il faut que je me remette pour la Transat Jacques Vabre (qui part le 5 novembre du Havre, NDLR).

Le retour sur terre a été violent après le tour du monde?

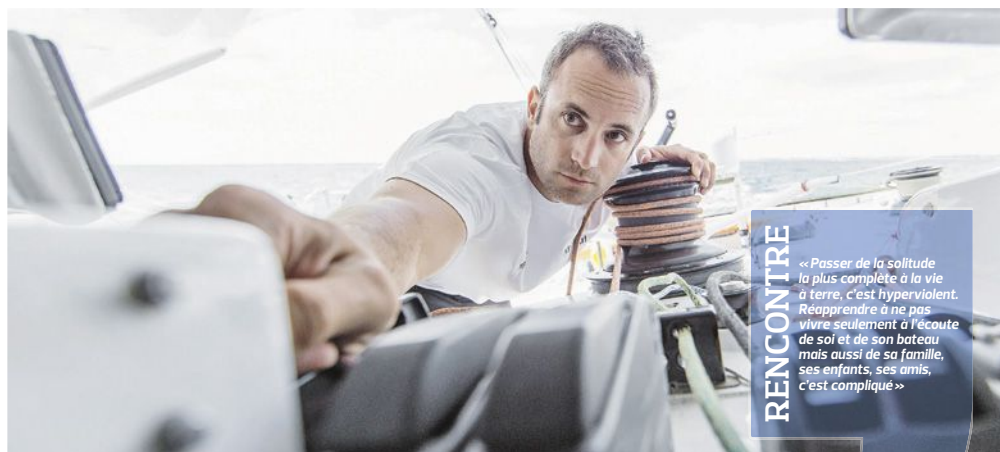
Il a été très éprouvant. Notamment psychologiquement. Passer de la solitude la plus complète à la vie à terre, c'est hypervolent. Réapprendre à ne pas vivre seulement à l'écoute de soi et de son bateau mais aussi de sa famille, ses enfants, ses amis, c'est compliqué. Et j'avais manqué de nourriture sur la fin, j'étais très affaibli, donc les premiers repas à terre ne sont pas passés et j'ai failli être hospitalisé.

Le plus dur?

Ce n'est pas la foule le jour de l'arrivée, parce qu'elle est anonyme, pas la famille, parce que c'est le petit noyau, mais plutôt les amis, les partenaires qui pendant les premières semaines te félicitent, te demandent de raconter et finalement te mettent beaucoup de pression psychologique. J'ai ressenti les sollicitations quasiment comme des agressions. On m'avait dit: «*Le Vendée Globe, c'est trois mois d'absence et trois mois pour se remettre*», c'est ça. Maintenant, la page est tournée et je suis de nouveau normal. Quand je regarde mon Vendée Globe, je me dis que ce n'est pas moi qui l'ai fait, tellement cela me semble incroyable.

Il reste des souvenirs, des émotions?

Bien sûr. Surtout des mers du Sud. J'ai passé 38 jours entre le cap de Bonne-Espérance et le cap Horn, 38 jours où je n'avais qu'une envie, c'est d'en sortir le plus vite possible. Et maintenant il ne se passe pas une journée sans que j'aie envie d'y retourner.



RENCONTRE

« Passer de la solitude la plus complète à la vie à terre, c'est hypervolent. Réapprendre à ne pas vivre seulement à l'écoute de soi et de son bateau mais aussi de sa famille, ses enfants, ses amis, c'est compliqué »

JEAN-MAURICE LOT

Fabrice Amedeo: « Mon nouveau bateau, c'est mon Neymar à moi »

Le marin journaliste tire les enseignements de son premier Vendée Globe et se projette sur l'édition 2020, qu'il disputera avec un voilier à foils.

N'est-il pas plus dur finalement d'y retourner maintenant que vous en connaissez les pièges?

Je suis assez cérébral et j'ai besoin de comprendre les choses pour être à l'aise. Donc je n'ai pas attaqué dans les mers du Sud, parce que je ne savais pas très bien comment ça marchait. J'avais un peu peur. Maintenant que j'ai compris comment cela fonctionne, la deuxième fois va être plus facile et meilleure pour moi.

Vous avez écrit un livre pour partager, évacuer, gagner de l'argent?

Malheureusement, avec un livre, on ne gagne jamais beaucoup d'argent. Donc c'est surtout pour partager mon aventure. Je me suis enregistré régulièrement pendant mon Vendée Globe initiatique pour le raconter ensuite.

Vous êtes déjà lancé pour le Vendée Globe 2020. Vous ne perdez pas de temps...

Pendant l'édition 2016, je me suis dit que j'y retournerais et que je n'avais pas envie de revivre la même chose et donc de raconter la même histoire. Alors je me suis mis en chasse d'un bateau plus rapide que le précédent. J'ai essayé de trouver le plus rapide des bateaux sans foils, mais il n'y en avait pas de disponible. Du coup, j'ai acquis un bateau à foils (*dérives qui permettent de soulever le voilier, NDLR*) de la toute dernière génération. J'en suis très content. C'est un peu mon Neymar à moi. Et c'est un vrai atout pour aller démarcher les entreprises.

Les foils font rêver les entreprises?

Oui. Même si les dirigeants ne suivent pas la voile, ils ont compris qu'il y a des bateaux dingues, qui volent

presque malgré leurs 9 tonnes. Mon premier Vendée Globe, c'était celui de la découverte avec l'objectif de finir. Là, je mets la barre encore très haut mais en partant de moins bas. L'idée, c'est d'être plus performant sportivement tout en restant humble. En plus d'améliorer mon classement (11^e), je veux boucler le tour du monde en moins de 80 jours.

Comment finance-t-on un bateau à 3,2 millions?

On va voir les banques et les partenaires. J'ai la chance que beaucoup de mes sponsors poursuivent l'aventure avec moi jusqu'en 2021. Et en janvier, je devrais pouvoir annoncer le copartenaire principal qui m'accompagnera avec Newrest. Le budget d'un montant de 1,5 million d'euros par an n'est pas encore bouclé, mais il est sécurisé. Je suis sûr d'être au départ en 2020.

Vous avez dit récemment: « Le métier de marin, c'est ciré et costard... »

Aujourd'hui, il faut être bon sur l'eau en ciré et à l'aise en costume pour être capable de séduire des entreprises. Quasiment toutes les nouvelles têtes qui ont émergé lors du dernier Vendée Globe sont, comme moi, des entrepreneurs. Peut-être qu'Eric Tabarly se retourne dans sa tombe en voyant ça, mais le monde a évolué. Le métier de marin a énormément changé. Et avec l'explosion du Web, on arrive à embarquer des centaines de milliers de personnes qui ne connaissent rien à la voile mais qui adorent l'aventure. La course au large est devenue une vitrine incroyable pour nos partenaires.

Pensez-vous que vous gagnerez un jour le Vendée Globe?

Non, même si je progresse, il y aura toujours des marins qui font de la voile 200 jours par an depuis toujours qui termineront devant moi. C'est normal. Ce serait trop facile de débarquer de Paris avec mon background de journaliste en disant: « Je vais gagner le Vendée Globe. » En revanche, je suis très fier de mon parcours. Il y a encore quelques personnes sceptiques sur mon itinéraire, mais j'ai fait les choses étape par étape depuis le départ, sans fanfaner. Et j'ai atteint mes objectifs.

On dit qu'on revient changé d'un tour du monde, vous confirmez?

Oui, j'ai changé. Je suis toujours aussi speed, mais j'ai l'impression d'avoir une vision plus métaphysique. Je me dis: « Un jour, je vais mourir. Qu'est-ce que je fais d'ici là, c'est quoi ma vie, qu'est-ce qui me rend heureux? » Je suis plus sage. Et ce n'est pas temporaire. Aller dans les mers du Sud, là où l'homme en général ne va pas, et passer 103 jours seul sur un bateau, m'a transformé en profondeur. J'ai réalisé un rêve de gosse en découvrant ces mers du Sud et j'ai la chance de pouvoir y retourner avec l'ambition d'y être plus performant sportivement.

Une fois à terre, en vous retournant sur votre tour du monde, qu'avez-vous vu de surprenant?
Ce qui semble incroyable, c'est ma capacité à avoir réussi à dépasser l'emmerde que j'ai eue tous les jours, à faire des trucs que j'étais incapable de faire à terre. Parfois j'en pleurais, tellement je trouvais ça dur psychologiquement. Je ne suis pas un cas à part, l'homme peut toujours aller un peu plus loin.

Et le journaliste dans tout ça?

Il a moins de temps pour être journaliste, mais j'ai bien envie de continuer à écrire des livres, à avoir des collaborations. Le journalisme, c'est mon ADN et ce qui fait ma différence. Si je suis un marin professionnel, ma performance lors du tour du monde est plutôt lambda. Je finis trois semaines après le vainqueur et trois semaines avant le dernier. Si je suis journaliste, c'est une belle performance... ■



© Nathalie Guyon/FTV

2

L'ÉMISSION POLITIQUE

INVITÉ : ÉDOUARD PHILIPPE
CE SOIR À 20H55

Présentée par Léa Salamé

#LEmissionPolitique